

« Christine »

Par M. Jean-François Lovey

Elle était lasse, abattue et les larmes striaient son visage. Elle récupérait, corps meurtri, esprit chiffonné. Sur son lit d'hôpital, dans cette odeur de désinfectant qui neutralise les sensations, elle repassait en mémoire la suite des événements. Les préparatifs des derniers jours; les nuits peuplées de songes inquiets; le départ précipité du domicile, accompagnée de son mari, dans une voiture conduite par un oncle; l'accueil empressé, puis l'accouchement, long, laborieux; la délivrance sous les regards interrogateurs; l'immédiate perception qu'on lui cachait quelque chose; la précipitation à retirer l'enfant de sa vue; le silence qui faisait suite à l'agitation; le malaise du personnel soignant à manifester spontanément la satisfaction et



les conciliabules comme autant de messes basses entre professionnels de la mise au monde. Une manifeste pesanteur qui ne devait rien au climat. Et en elle le pressentiment d'une mauvaise nouvelle.

Un médecin vint, solennel, pressé qui la réconforta en quelques mots ordinaires et qui lui dit que tout était normal, que tout rentrerait progressivement dans l'ordre, que les quelques soucis rencontrés étaient anodins et qui s'en alla poursuivre la distribution de ses baumes aseptisés. Une sage-femme lui succéda qui s'assit pour parler, choisit ses mots, mesura la gravité de l'instant et lui confia, délicate, que cette fille qui était née aurait une existence particulière, difficile, que ses parents devraient s'armer de patience et de résignation

quant à la modestie, à la lenteur probable de ses progrès sur les chemins de la vie.

Ma soeur était née.

Handicapée.

Moi, je lui trouvais un visage de lune. Une face ronde, illuminée d'yeux rieurs.

Je saurais bien plus tard ce qu'est la trisomie.

Christine aligna les complications et retards propres à ces enfants pour qui toute humble conquête est une face nord. Son univers était étrange, peu accessible. Ses os demeuraient mous et, si je me délectais de ses incroyables facultés de contorsionniste, mes parents s'inquiétaient de son incapacité à se tenir assise, à trouver l'équilibre, à se mouvoir de manière indépendante, à coordonner ses gestes hachurés, à répondre conventionnellement aux sollicitations externes, à entrer en communication verbale. Elle marcha tard et gazouilla longtemps

avant de maîtriser quelques formes usuelles de langage. Sa face entière s'illuminait aux moments de bien-être et ses voiles de tristesse étaient insoutenables tant ils étaient muets de stupeur accusatrice. Pourtant elle rayonnait. Il émanait d'elle une sorte de pureté primesautière qui donnait à la quotidienneté des allures de clairière.

Le destin m'avait offert un cadeau au papier froissé.

J'ignorais alors le nombre des révoltes et des questions qui hantaient les nuits de mes parents. On leur avait enseigné que la vie était un don et eux étaient partagés entre la gratitude et l'incompréhension. Les soutiens étaient rares et de compassion. Les enfants marqués de ce sceau étaient appelés à connaître une existence cloîtrée, entre domicile et soins. Un médecin habillé de sagesse conseilla l'iode et les bains de mer pour consolider ses os et c'est ainsi que nous partîmes en train,

voyageurs sans expérience, en thérapeutique expédition vers ces plages italiennes où nous découvrîmes la rudesse curieuse des regards posés sur la différence. Je souffris pour elle qui ne souffrait pas. Elle allait au-devant des êtres et du monde comme un écureuil peu craintif et tout lui était motif à étonnement. Ma sœur buvait à pleine bouche et avec un manifeste plaisir toutes ces nouveautés que je dégustais à timides gorgées.

Christine grandissait. L'école de cette époque lui était fermée et il fallut l'obstination combative de ses parents, - de son père en particulier qui révéla en ces circonstances un admirable mélange d'entêtement et de tact -, le courage d'éducatrices-pionnières ainsi que la générosité d'un enseignant retraité pour lui offrir l'occasion d'une première prise en charge éducative formelle. Une salle de classe. Une vraie. Comme pour les autres. Avec un vestiaire, un maître, des camarades, des horaires, des contraintes. Et la

perspective d'apprendre. Même un peu. Si peu.

Mais assez pour me convaincre définitivement de la perfectibilité des personnes, fussent-elles nouées dans les rets des déficiences, et pour enraciner au tréfonds de moi cet impératif moral que tout être a droit à une forme adaptée d'instruction.

Puis Christine eut l'âge où les enfants de son village étaient appelés à se préparer au sacrement de la communion. Louable promesse du mot! Elle serait pour une fois mêlée aux autres, à défiler fièrement sous les regards adultes, reconnue semblable et unique à la fois le temps d'une belle cérémonie. Une petite mésange en quête d'hostie.

Quelques jours avant cette fête de la reconnaissance, le curé de la paroisse vint à la maison avertir mes parents que ma soeur n'y avait pas droit parce qu'elle n'avait pas « l'âge de raison » et qu'elle ne l'aurait jamais. Scandale! La religion

de l'amour des simples et des petits excluait les plus dignes de sa table. Christine n'aurait droit ni à l'aube blanche ni à la procession qui conduisait à l'autel les appelés à la révélation. Elle, si peu pécheresse! Elle, si fragile et toute tournée vers la tendresse qu'elle distribuait sans compter! Elle qui pacifiait par sa seule présence et qu'on eût admis à Bethléem avec les bergers! Elle qui ignorait tout de la mesquinerie, de la médiocrité, de la bassesse! Mes parents blêmirent d'indignation et se forgèrent, en ce moment de mépris, une conscience définitivement aiguisée contre l'injustice.

Les années passèrent. Les attitudes de la société changèrent à l'endroit des handicaps et Christine trouva progressivement à y inscrire sa trace de lumière différente. Elle devint adulte sans cesser d'être enfant. Et elle répandit autour d'elle, avec pleine générosité,

l'offrande de sa figure clownesque, désarmante, malicieuse un peu, aimante surtout. La question nous hanta de savoir si elle était heureuse. Aujourd'hui encore, je l'ignore parce qu'il est malaisé de lire en une âme si pure les signes incontestés du bonheur.

Mais je sais qu'elle rend heureux.

Au crépuscule, quand la luminosité décline et que je contemple la rotondité de la lune sous un ciel d'encre, je salue le visage épanoui de ma soeur et je sais que tout n'est pas vain.

Au jour de son définitif adieu, comme le général De Gaulle revenant du cimetière où il avait conduit sa fille handicapée, je pourrai murmurer « Maintenant elle est comme les autres ».

Jean-François Lovey